



**HAL**  
open science

**Semal (Luc), Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes , Paris, Presses universitaires de France, coll. “ L'écologie en questions ”, 2019, 361 p.**

Maxime Bello, Cyprien Tasset

► **To cite this version:**

Maxime Bello, Cyprien Tasset. Semal (Luc), Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes , Paris, Presses universitaires de France, coll. “ L'écologie en questions ”, 2019, 361 p.. Politix, 2021, n° 133 (1), pp.229-232. 10.3917/pox.133.0229 . hal-04466349

**HAL Id: hal-04466349**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04466349v1>**

Submitted on 19 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Luc SEMAL, *Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « L'écologie en questions », 2019, 361 p.**

**Par Maxime BELLO (Sophiapol-Université Paris-Nanterre) et Cyprien TASSET (UMR Territoires)**

La littérature en *climate change communication*, qui s'interroge sur les leviers de mobilisation de la société civile, est souvent circonspecte sur les effets des messages catastrophistes (impliquant une dégradation massive des conditions de vie) ainsi que sur la peur qu'ils peuvent susciter. Dans ce livre tiré d'une thèse de science politique, Luc Semal défend pourtant que « le catastrophisme écologiste constitue aujourd'hui, et de manière contre-intuitive, une forme d'aiguillon démocratique » en vue d'une anticipation collective des ruptures matérielles en cours (p. 24).

*Face à l'effondrement* associe un plan empirique ressortissant de la sociologie des mobilisations, qui montre qu'« à l'ombre des catastrophes », on milite, et même assidûment, et un plan théorique qui soutient « que le diagnostic catastrophiste est légitime » (p. 15). Il le serait d'abord en raison de sa contribution à l'histoire du mouvement écologiste, minimisée par une historiographie qui, à partir des années 1990, aurait épousé l'institutionnalisation de ce dernier sous la forme plus modérée du développement durable. Le premier chapitre exhume ainsi un « registre survivaliste » des années 1970 qui, à la différence de son homonyme contemporain (les pratiques de préparation individuelles à la catastrophe) s'efforçait de « politiser la question de la survie de l'humanité » (p. 38). Stigmatisé du fait de sa « caricature millénariste » (p. 44), ce registre a été marginalisé. La réévaluation proposée par L. Semal se produit à la faveur d'un « épuisement de la notion de développement durable », notamment à cause de l'« assèchement des perspectives de maîtrise du réchauffement climatique », qui met au premier plan d'autres notions cardinales en écologie, telles qu'adaptation et résilience (p. 62). Ainsi, c'est au moment où les alarmes catastrophistes semblent en passe de se réaliser que leur histoire peut être rétablie.

Le catastrophisme tient une place importante dans la tradition écologiste et ajoute un apport original, argumente le deuxième chapitre, aux approches classiques du temps dans la pensée politique, ainsi que dans la réflexion sur les institutions démocratiques. L'« hypothèse de rupture » écologique contenue dans le concept d'anthropocène met en cause « le continuisme spontané de la démocratie » (p. 71), au sens de sa confiance dans la perpétuation de son propre cadre. Face aux enjeux démocratiques que pose la pression exercée par l'existence d'un délai, on peut partager les doutes de l'auteur sur la portée du « génie institutionnel » (p. 96) parlementaire, compris comme un approfondissement des propositions de Pierre Rosanvallon, comme registre principal de réponse.

Les auteurs anglophones de la *green political theory* sont un peu plus en retrait ici que dans la thèse, au profit de politistes français tels que Bruno Villalba. Mais le livre reste marqué par leur rupture, amorcée dès les années 2000, avec l'agnosticisme méthodologique qu'ils observaient jusque-là envers les convictions des acteurs des mouvements écologistes qu'ils analysaient. Leurs tentatives pour mettre la réalité d'un basculement global en cours au cœur d'un renouveau paradigmatique de leur discipline contrastait en 2012 avec « la relative cécité de la science politique à l'égard de la crise écologique » (thèse, p. 230). Même si le paysage a évolué depuis 2012, la proposition de la *green political theory*, invitant à se rallier aux mouvements catastrophistes, reste radicale. L. Semal lui-même, qui participe depuis sa fondation aux activités de l'Institut Momentum, est proche de cette position.

*Face à l'effondrement* passe ensuite à une approche empirique du catastrophisme, à partir d'une enquête de terrain sur le mouvement français de la décroissance et sur celui, plus approfondi dans le livre, des *Transition Towns (TT)* britanniques, que l'auteur a arpentés, en sympathisant, entre 2007 et 2012. En retraçant la genèse de ces deux mouvements depuis l'écologie « survivaliste » des années 1970 jusqu'à leur récente postérité « collapsologique », le troisième chapitre fait ressortir les

continuités de ces courants politiques qui thématisent la discontinuité écologique. Leur réémergence puis leurs évolutions au XXI<sup>e</sup> siècle sont étroitement liées au dossier du pic de pétrole, et aux débats sur son caractère plus ou moins abrupt. Les études de l'*Association for the Study of Peak Oil and gas* (ASPO) ont été décisives dans l'évolution d'Yves Cochet, acteur important des réseaux de la Décroissance en France. De même pour Rob Hopkins, initiateur du mouvement des *TT* qui a combiné « trois réflexions jusqu'alors indépendantes » : la permaculture, qu'il enseigne, des expérimentations militantes « sur la résilience des communautés locales » (p. 145), qui lui semblent l'échelle adéquate pour agir dans le délai imparti par le troisième élément, un pic pétrolier à brève échéance. La synthèse d'Hopkins entre « crainte de l'effondrement, engouement pour la permaculture et objectif de résilience » (p. 146-7) se rapproche aussi bien de la culture peak-oiliste américaine (Schneider-Mayerson (M.), *Peak Oil. Apocalyptic Environmentalism and Libertarian Political Culture*, The University of Chicago Press, 2015) que de la plus récente « collapsologie » française. Le militantisme catastrophiste combine ainsi des appropriations en amateurs de savoirs experts controversés et des répertoires pratiques relevant d'une « politique préfigurative » (Centemeri (L.), *La permaculture ou l'art de réhabiliter*, Éd. Quae, 2019).

Le chapitre 4 est quant à lui consacré aux trajectoires d'engagement à dimension catastrophiste. À propos de leur première vague dans les années 1970, l'auteur remarque que, contrairement à l'idée que le sentiment d'urgence face à la catastrophe serait démobilisateur, de nombreux pionniers de cette époque n'ont pas cessé leurs activités militantes, malgré la longue série de leurs défaites. Si pour la nouvelle génération de catastrophistes – celle des années 2000 – la perspective du pic pétrolier a souvent constitué un déclic, elle n'en demeure pas moins une condition de possibilité non-suffisante, se traduisant en engagement politique dans les réseaux catastrophistes surtout chez des personnes en *disponibilité biographique*. Étudiants, jeunes diplômés sans enfants, et retraités forment ainsi le gros des troupes de militants de la transition et de la décroissance, à la faveur de leur disponibilité relative pour assimiler des schèmes idéologiques encombrants et en tirer des conséquences pratiques.

En reprenant à Christophe Traïni le concept de « choc moral », le chapitre 5 thématise les expériences à haute intensité affective qui inaugurent beaucoup de trajectoires de mobilisation catastrophiste. Ce vertige envers l'extrême fragilité de nos conditions de vie peut par la suite devenir une angoisse récurrente vis-à-vis des conditions de (sur)vie futures, unificatrice et motrice pour les participants de ces mouvements. C'est donc la question de la pertinence de la peur comme moteur de l'action qui est posée. On a vu que les écologistes « survivalistes » des années 1970 ont connu et connaissent encore un militantisme actif. Pour autant, ceux-ci associaient la crainte de la catastrophe à une échéance lointaine, le milieu du XXI<sup>e</sup> siècle. On se battait pour les générations futures. Quid, de nos jours, d'un militantisme sous la pression rapprochée des limites écologiques ?

Tout en poursuivant le dialogue avec des travaux anglophones sur les effets de la peur en politique, L. Semal y répond empiriquement en analysant la prise en charge militante de la peur au sein des *TT*, dans un dispositif affectif permettant le passage à l'action des habitants. Le film *The End of Suburbia* (2004) a été particulièrement sollicité par le mouvement afin de provoquer des chocs moraux lors de réunions publiques. La projection terminée, les spectateurs sont invités à parler de leur état d'esprit et des émotions qu'ils ont pu ressentir. L'objectif des animateurs est alors de les amener à imaginer collectivement comment construire, à l'échelle d'un quartier ou d'une ville, le monde sans pétrole dans lequel ils et elles aimeraient vivre. Il s'agit ici d'initier une dynamique collective qui surmonte la nature éphémère du choc moral pour faire entrer les habitants dans un engagement pérenne.

Le chapitre 6 approfondit l'analyse du « travail narratif » par lequel les initiateurs des *TT* donnent réalité à une politique de l'angoisse écologique. Ils développent pour cela l'imaginaire d'une « transition rapide, mais non-apocalyptique, vers des sociétés de sobriété heureuse » (p. 200), qui diverge aussi bien de celui d'une science-fiction high-tech, que de l'idéal d'une stabilisation grâce aux énergies dites renouvelables, ou encore d'un futur apocalyptique. Imaginer une descente énergétique non apocalyptique nécessite aussi de venir à bout des « dissonances cognitives » qui

empêchent les personnes ayant subi un choc moral de concevoir un débouché heureux à la situation. Pour alimenter cet imaginaire de transition, les militants britanniques jouent sur ce que L. Semal appelle des « résonances narratives » avec certains moments de l'histoire récente : Cuba privée de pétrole au début des années 1990, ou bien la société anglaise face à la pénurie énergétique dans les années 1940. Une fois ces repères partagés, il est possible d'engager des participants dans l'élaboration d'un Plan local de descente énergétique.

En bref, L. Semal montre solidement qu'à partir d'une conviction catastrophiste, dont l'adoption prend souvent la forme d'un moment mémorable de crise cognitive et émotionnelle, il existe des lignes de politisation allant dans le sens d'une prise en charge collective, voire d'une vivification démocratique. Mais cette démonstration sur ce qui se produit « à l'ombre des catastrophes » n'est pas sans zones d'ombre. On pourrait par exemple objecter que les *TT* sont un cas-limite en termes de militantisme. En effet, elles prônent l'unanimité sociale face aux chocs à venir et évitent le conflit ouvert avec les institutions politiques et économiques, au point que certain.es chercheur.es les ont qualifiées de *post-politiques* (Anneleen (K.), Erik (M.), « (De)Politicising the Local : The Case of the Transition Towns Movement in Flanders (Belgium) », *Journal of Rural Studies*, 34, 2014). Cette mise à distance des grilles de lecture classistes par les *TT* se retrouve chez L. Semal, qui laisse de côté le caractère socialement différencié des appropriations de la perspective catastrophiste. D'autre part, on peut se demander dans quelle mesure l'étude sur Totnes, ville modèle des *TT* attirant des « pèlerins » internationaux (p. 130), nous informe sur les réalisations ordinaires de ce mouvement. D'autres travaux invitent à considérer que l'écart de l'une aux autres est large (Neal (S.), « Transition Culture: Politics, Localities and Ruralities », *Journal of Rural Studies*, 32, 2013).

Les spécificités sociales et culturelles locales qui ont favorisé l'émergence des *TT* ne sont pas anodines pour l'argument de L. Semal. Totnes est en effet depuis les années 1970 un haut lieu de la culture *New Age*. S'y pratique depuis sa création l'éco-psychologie, notamment sous la forme d'ateliers d'*Inner Transition* où la transformation de soi est cultivée comme levier de transformation sociale. Le répertoire psycho-spirituel de l'écopsychologie s'articule bien avec une écologie « systémique » catastrophiste, comme l'a montré Jean Chamel (« *Tout est lié* ». *Ethnographie d'un réseau d'intellectuels engagés de l'écologie (France-Suisse) : de l'effondrement systémique à l'écospiritualité holiste et moniste*, thèse pour le doctorat de sciences des religions, Université de Lausanne, 2018). C'est une composante fréquente des réseaux catastrophistes, même si la mettre en avant complique l'argumentation sur leur intérêt démocratique.

Enfin, reconstituer des trajectoires d'engagement catastrophiste en prenant pour point d'entrée empirique des réseaux militants (moyennant les réserves ci-dessus) n'aborde par construction que l'une des issues des rencontres que des personnes peuvent faire avec des pensées catastrophistes. Il peut en être différemment en dehors de l'appui fourni par un mouvement. Le succès médiatique des théories « collapsologiques », dont la réception a été très peu encadrée collectivement, à l'exception d'espaces de discussion électronique et de quelques associations, s'offrirait ici comme une expérience naturelle. Ce phénomène reste à étudier empiriquement, et le travail de L. Semal joue un rôle pionnier pour des recherches qui pourraient désormais le faire en se dégageant davantage du débat entre disqualification et apologie du catastrophisme.